

Ecrire par les visages

Sortie en salles du film *Tahrir*

STEFANO SAVONA

25/01 > 25/03/2012 -PARTOUT EN FRANCE

Diffusé en première française lors de la soirée d'ouverture des Etats Généraux du film documentaire de Lussas le 21 août, *Tahrir*, une chronique de la Révolution égyptienne réalisée par Stefano Savona, sort enfin en salles. Un film écrit par les visages, les mains et les voix.

PAR CHRISTIANE DAMPNE | PUBLIÉ LE 2 SEPT. 2011



VOIR LE SITE

[Le portail du film documentaire](#)

[Le site Ardèche Images](#)

[Le site du film](#)

Fidèle à ses choix engagés, la manifestation non compétitive ardéchoise - surnommée « *l'université d'été du documentaire* », a offert une programmation riche et diversifiée, apte à satisfaire les nombreuses appétences d'un public curieux et assidu du 21 au 27 août. Une semaine de rencontres et de réflexions autour des enjeux qui traversent le cinéma documentaire avec deux ateliers - *Donner à entendre* et *Le Cabinet d'amateur*, des nouveaux films - dans la section *Expériences du regard* (qui remplace *Incertains regards*), des programmations consacrées à un pays - la Tchécoslovaquie dans *Histoire de doc*, et l'Italie dans *Route du doc* - des fragments de l'oeuvre d'un auteur - Klaus Wildenhahn et Gunvor Nelson, une programmation africaine, des séances spéciales et Plein air, des journées Scam et Sacem, et des rencontres professionnelles... 146 films projetés et de multiples questions stimulantes dans les débats où la parole circule librement après chaque diffusion. Des polémiques et de nombreuses questions restées sans réponse.

Dans l'éditorial, les deux directeurs artistiques Pascale Paulat et Christophe Postic écrivent : « Dans ces tentatives de revenir sur l'Histoire ou bien celles de saisir des bouleversements en cours, le cinéma documentaire nécessite une certaine distance, d'emblée celle du regard, qui n'est pas antinomique d'un engagement. Ce regard et sa mise en scène élaborent le récit et construisent une représentation. Les images qui nous arrivent des révolutions et des révoltes d'aujourd'hui témoignent d'une urgence, d'une lutte et d'une répression violente et meurtrière. Que nous montrent ces images ? Que nous racontent-elles ? À quoi nous engagent-elles ? Donner à voir et donner à entendre sont les formes d'inscription du cinéma dans l'instant et dans l'Histoire, être là et filmer, regarder et témoigner, mais aussi interroger et provoquer, rejouer et restituer, préserver une mémoire. »

L'an dernier, les États Généraux du film documentaire ont présenté une rétrospective des films du réalisateur palermitain Stefano Savona, plusieurs fois primé en France et à l'étranger : *Dans le même bateau*, *Carnets d'un combattant kurde*, *Plomb Durci* et *L'orange et l'huile*. De film en film il œuvre pour construire une mémoire politique en articulant l'individuel et le collectif avec des histoires de résistances d'hommes et de femmes. Son geste artistique ouvre la possibilité de penser le présent. Cette année à Lussas nous avons découvert ses deux nouveaux films : *Palazzo delle Aquile* dans le programme de la Route du doc Italie, et *Tahrir Liberation Square* dont les images composent le visuel de la manifestation. Cette plongée au cœur de la Révolution égyptienne tournée comme une chronique à hauteur de regard a ouvert l'université d'été sous la forme d'une projection en plein air. Un espace public approprié pour entendre des paroles qui se libèrent. Et l'occasion, dans l'espace du site de Mouvement, d'entendre celle du réalisateur.

Vous avez été archéologue en Égypte ?

Stefano Savona : « Oui. J'ai étudié l'égyptologie et l'archéologie orientale à Rome et j'ai participé à plusieurs missions archéologiques au Soudan, en Égypte, en Turquie et en Israël. Mais j'ai compris peu à peu que je n'avais pas envie de continuer ce métier.

Pour quelles raisons ?

S.S : « En 1989 à 19 ans, j'étais au Soudan et une semaine après notre arrivée, il y a eu le coup d'Etat. J'ai vécu des choses très fortes avec les gens mais je ne pouvais en rendre compte, contenu dans le rôle de m'occuper de morts d'il y a 4000 ans. Je voulais raconter des histoires et j'ai quitté peu à peu les fouilles archéologiques pour aller vers la photographie. J'ai exercé ce métier pendant cinq ans mais j'ai compris que, si je voulais raconter des histoires, la photo n'était pas suffisante car il n'y a plus de place dans la presse pour de vrais reportages. J'ai alors commencé à filmer de manière autodidacte, ce qui m'a permis de ne pas être formaté et de ne pas me limiter dans mes recherches. Depuis 1999 je me consacre à la réalisation de films documentaires et d'installations vidéo. J'ai fondé en 2010 à Paris avec Penelope Bortoluzzi la société de production Picofilms.

Vous êtes donc allé de nombreuses fois en Égypte, quelle est votre relation au Caire ?

S.S : « D'abord une relation ancienne puisque j'y vais presque chaque année depuis 20 ans. Ce n'est pas ma ville natale (c'est Palerme), mais c'est une ville qui m'est très proche et c'est au Caire que j'ai décidé de changer de métier. En janvier je montais *Palazzo delle Aquile* mais lorsque j'ai vu les images des premières journées de la Révolution, j'ai décidé de partir pour voir de près ce qui se passait. Je n'avais aucune assurance que je ferai un film, mais je devais être là. Sur la Place Tahrir, toute la société égyptienne était représentée, des gens de toute provenance et de tout milieu réunis ensemble pour la première fois dans le but d'abattre la dictature, agissant d'"Une seule main", comme le dit l'un des slogans unitaires de cette Révolution.

Les journées de la Révolution démarrent le 25 janvier et s'achèvent le 11 février lors du départ de Hosni Moubarak. Quand êtes-vous arrivé au Caire ?

S.S : « Le 29 janvier et j'ai commencé à tourner le 30 avec mon appareil photo – un Canon 5D Mark II - qui m'a permis de passer la douane sans problème. Les premières images du film en petit format proviennent du téléphone portable d'une des protagonistes qui a filmé dès le 25 en se rendant compte que le rassemblement n'était plus une simple manifestation mais le début d'une révolution. J'ai tourné jour et nuit l'occupation de cette place jusqu'au 12 février, le lendemain du départ de Moubarak.

Avec cet appareil photo vous filmez en gros plan ces visages d'hommes et de femmes qui se parlent, s'adressent à vous et scandent des slogans. Votre film se démarque de nombreux reportages télévisés qui montrent des images de foules en plan large et des images rarement belles. La dimension esthétique est peu présente dans les films de manifestations. Elle est forte dans votre film. Les visages sont beaux et vous nous faites ressentir leurs émotions et l'exaltation de leur lutte. C'est la première fois que vous filmez de si près ?

S.S : « Oui. J'ai utilisé cet appareil photo dans mon film *L'orange et l'huile* mais je l'avais placé sur un pied en cadrant large. Les contraintes techniques de lumière et de foule en mouvement sur la place Tahrir m'ont amené à cadrer serré. C'est la 1^e fois que je filmais à une distance si proche. Avec une caméra j'aurais déformé les visages. Mais c'était pour moi

un défi technique et artistique de réduire la distance. Cet appareil m'a donné une liberté d'expression et une joie de filmer.

Dans votre film on voit de nombreuses personnes filmer avec leur téléphone portable. C'était pour un usage personnel ou pour mettre sur Internet ?

S.S : « Je n'ai pas vu beaucoup de films sur You Tube. Chacun a son souvenir personnel. C'est comme s'il emportait un morceau de la place Tahrir. Un peu comme les Allemands emportant un morceau du mur en 1989. C'est la même fonction.

La réalisatrice égyptienne Safaa Fathy a montré au FID Marseille des rushes qu'elle a commentés en direct lors d'une séance spéciale de films en chantier. Elle a beaucoup filmé la foule et ses amis proches sur la place, mais nous sommes un peu noyés dans la multitude alors que vous avez choisi de nous montrer la révolution par les yeux de trois jeunes. Pourquoi et comment les avez-vous choisis ?

S.S : « J'ai un regard extérieur d'étranger et j'avais besoin d'ancrer mon regard dans celui de jeunes avec qui je me sentais proche. Je les ai repérés d'une manière instinctive. Ils sont issus d'une classe moyenne peu riche, sont connectés à Internet, savent parler anglais et ont des amis un peu partout dans le monde. C'est une génération cosmopolite. J'ai trouvé qu'ils pouvaient jouer un rôle de médiation pour le public. L'autre raison est de donner des visages aux masses. Elsayed, Noha, Ahmed sont de jeunes Égyptiens qui parlent, crient, chantent avec d'autres milliers d'Égyptiens tout ce qu'ils n'ont pas pu dire à voix haute jusque-là. Pour la première fois après 30 ans de silence, la population s'exprimait et défiait l'état d'urgence et les interdits du régime. J'ai voulu témoigner de l'éveil politique d'une génération de jeunes qui a vécu toute sa vie sous une dictature et qui apprend soudainement à discuter, à s'écouter, à se confronter avec les autres dans l'espace d'une Place occupée.

Vous adoptez la forme narrative de la chronique au jour le jour dans plusieurs films. Pourquoi ce choix ?

S.S : « Mon choix provient de raisons différentes selon les films. Dans *Plomb Durci*, qui présente une autre réalité de l'attaque israélienne contre la Bande de Gaza en 2009 en filmant le quotidien d'une survie pendant les derniers jours de l'opération "Plomb Durci", je me sentais un témoin privilégié car j'avais réussi à passer la frontière malgré le barrage total imposé à la presse internationale. Je voulais créer un document d'archive le plus fidèle possible de ces quatre jours. Des images avec du son direct sans ajout de voix off.

Palazzo delle Aquile fait la chronique quotidienne de l'occupation de l'Hôtel de ville de Palerme par vingt familles sans abri. Cette chronique s'accompagne d'un travail de construction du récit. On raconte jour après jour pour donner à sentir ce temps qui passe, ces trois semaines de lutte.

Tahrir est le plus libre de ces trois films. Dans l'enthousiasme de la Révolution, je ne me suis pas posé le problème d'être fidèle jour après jour, mais fidèle au sens général de cet événement. J'ai superposé des voix captées et mélangé du son à d'autres images. Formellement, j'ai pris plus de risque que dans mes précédents films.

Mais pourquoi votre attachement au fil temporel chronologique ?

S.S : « C'est peut-être lié à ma formation archéologique : agencer des faits dans le temps. Et saisir le temps pour trouver ma place dans le temps. Ma fonction : donner un témoignage jour après jour en temps réel. Souvent les opinions submergent l'histoire du déroulement des faits. Je fais des documentaires car j'ai confiance dans les faits qui ne peuvent être niés. C'est un matériel brut de l'histoire à partir duquel on peut construire ses opinions.

Combien avez-vous d'heures de rushes et combien de mois pour le montage ?

S.S : « 25 heures d'images, 35 heures de son et quatre mois de montage. Cette urgence à le monter a été bénéfique au film et j'ai voulu le donner comme matériel à réflexion. Il a été montré pour la première fois en août au Festival International du Film de Locarno, juste avant Lussas.

Dans l'épilogue du film au lendemain du départ d'Hosni Moubarak, une femme apostrophe les gens qui plient bagage : « si vous partez, nous sommes perdus ». Elle se méfiait de l'armée et de toute entreprise de récupération. Les mois qui ont suivi lui ont donné raison. Quand retournerez-vous en Egypte ?

S.S : « Bientôt, en septembre, pour donner un atelier de réalisation à de jeunes égyptiens dans le cadre d'un projet de coopération européen avec le Caire. J'aimerais les pousser à

filmer la campagne présidentielle en novembre pour faire comprendre les enjeux. J'ai bon espoir dans cette nouvelle génération. Plus rien ne sera comme avant. C'est un bouchon qui a sauté et tout a explosé ! Plusieurs films vont sortir dans les mois et années à venir. A la Mostra de Venise on va bientôt pouvoir voir *Tahrir 2011*, un film en trois épisodes - la confession d'un policier, un portrait d'Hosni Moubarak, et l'après Révolution - réalisés par quatre réalisateurs égyptiens.

On a pu voir également à Lussas *Palazzo delle Aquile* qui a remporté le Grand Prix du Cinéma du Réel 2011. Il s'agit d'un film collectif à trois. Qu'est-ce que ça change ?

S.S : « On a filmé 24 heures sur 24 l'occupation du Palais durant trois semaines. On filmait l'un après l'autre en se relayant. Être à trois a permis ce suivi mais ce n'est pas facile car il y a de grosses différences de point de vue et de sensibilité de filmer. Au montage par contre j'étais seul et j'ai essayé que ces différences n'apparaissent pas trop. Au-delà de l'histoire, je cherchais la phénoménologie de cette relation politique de base.

Dans ce film, l'année n'est pas indiquée, seulement les mois le sont. Aucune date non plus dans le court-métrage *Dans le même bateau* qui se passe à Lampedusa. Avec la seule mention : « Une nuit d'été », on voit l'arrivée d'un nouveau bateau chargé de travailleurs en provenance de la Libye. Cette absence d'ancrage temporel semble nous dire que le problème persiste. C'est bien le cas ?

S.S : « Oui les familles ont été à nouveau expulsées des hôtels et n'ont toujours pas de logement. En 2007 la liste d'attente était de 200 familles. En 2011 la situation s'est aggravée avec plus de 500 familles.

Vous considérez *La terre tremble* de Luchino Visconti comme un film fondateur, mais y a-t-il un documentariste qui a compté pour vous ?

S.S : « Oui Vittorio De Seta. Il m'a fait découvrir que le documentaire existait en Italie. Dans les années 50, il a filmé avec des images magnifiques les gestes des paysans de la campagne sicilienne.

Et votre film *L'orange et l'huile* lui fait donc écho ?

S.S : « Oui, les paysans que j'ai filmés sont nés dans les années 20 et auraient pu être les protagonistes de ses films. Je leur ai demandé de parler du jour où ils avaient faim et du jour où ils se sont finalement rassasiés. Leurs paroles et la manière de conter, issues de la tradition orale, ne sont pas formatées par l'acculturation de la télévision. J'ai aussi enregistré des personnes nées dans les années 30 et 40 mais leur discours se conforme à l'idée stéréotypée véhiculée par la télé.

Il s'agit de six témoignages de paysans, mais votre film s'inscrit dans un grand projet d'archives audiovisuelles sur la civilisation rurale sicilienne, *Il pane di San Giuseppe* (Le pain de Saint Joseph), sur lequel vous travaillez depuis deux ans. Pourriez-vous nous en dire davantage ?

S.S : « Nous avons recueilli 180 témoignages, soit plus de 400 heures. J'ai confié ces archives à la Cinémathèque de Sicile et tous les témoignages ont été traduits du sicilien à l'italien. J'ai gardé une copie et je compte réaliser 10 films qui sortiront ensemble d'ici deux ans dans un coffret DVD. *L'orange et l'huile*, réalisé l'an dernier, est le premier film de cet ensemble.

Avec le boum économique des années 60 et 70, la civilisation paysanne a été totalement oubliée ou est évoquée seulement dans la nostalgie. Or cela n'a pas de raison d'être car les conditions de vie étaient dures. Cet oubli total manque à notre patrimoine génétique national. J'ai senti la nécessité de donner une place à ces personnes âgées qui existent encore et n'ont jamais raconté leur histoire à leurs enfants afin de les mettre à l'abri de cette dureté. J'ai recueilli cette parole rejetée et refusée.

Quels sont vos autres projets ?

S.S : « Un documentaire sur une famille de Gaza qui s'appellera : *La rue de Samouni*. Samouni est le nom d'une famille mais aussi d'un quartier. Pendant un mois après le tournage de *Plomb Durci* en 2009, j'ai suivi cette famille qui est devenue un symbole de la guerre de Gaza car, pendant l'attaque israélienne, 29 des 150 membres de la famille ont été tués. J'y suis retourné il y a un an et je l'ai à nouveau filmée pendant un mois. L'idée de ce film est de voir ce que cette famille devient après la guerre et de la suivre sur la durée. Je repars à la fin de l'année. Mon film pose la question de savoir comment la vie continue après avoir été dévastée par des massacres, comment la génération des enfants et des

adolescents se construit. Les protagonistes donnent des réponses différentes à la même question. C'est toute la richesse de cette complexité qui m'intéresse. »

Propos recueillis par Christiane Dampne.

> **Sortie en salles de *Tahrir (Place de la Libération)***, le 25 janvier.

> A voir les collections **DVD** de **Docnet** : *Afrique en docs, Ardèche en docs, Etats généraux du film documentaire, Cinéma du Réel* et *Fragments d'une œuvre*.

> A voir [le portail ressources du film documentaire](#) : Depuis plusieurs années, l'équipe du Festival de Lussas a mis en place des outils pour permettre la diffusion de la production cinématographique indépendante avec ce portail : 17 500 documentaires, 9000 auteurs-réalisateurs et 350 festivals référencés, extraits et bandes annonces, éditions DVD, répertoire des festivals, actualités de la production, documentation.

Crédit photos : Stefano Savona